

1. Nous sommes probablement en présence du topos de l'istoria magistra, ou au « postulat de l'uniformité », mais aussi et surtout, à l'émergence des conséquences du cercle fatal cher à bien des positions de l'aristotélisme plus ou moins radical condamné à Paris en 1277 ; positions autant physiques qu'astrologiques : “quod naturalis philosophus debet negare simpliciter mundi novitatem [...] ; quod mundus est eternus, quantum ad omnes species in eo contentas [...] ; quod tempus est eternum, et motus, et materia, et agens, et suscipiens”. Ce sont, on le sait, certaines des propositions condamnées le 7 mars 1277 par l'évêque de Paris. [...] “Ces philosophes – disait Machiavel – qui ont voulu que le monde ait été éternel [*Discorsi*, III, 43]”.

2. « La vérité n'est pas fille du temps [autre proverbe], autrement dit, elle n'est pas le fruit conquis par une recherche pénible ; c'est la réalité toujours égale à elle-même, à laquelle on arraché le masque du temps ». *Ibid.*, p. 5.

3. La conclusion selon laquelle les temps anciens sont souvent plus loués qu'il ne devraient l'être est très vraie, et les raisons sont bien considérées par l'auteur ; on pourrait en ajouter quelques autres, mais je les laisse de côté. Je ne suis cependant pas d'accord avec lui quand il dit qu'il y eut toujours dans le monde autant de bien à une époque qu'à une autre, bien que cela ne soit pas dans les mêmes lieux. [...] Certaines époques ont vu le monde rempli de guerres, d'autres ont connu la paix et en ont joui ; dans cette variation des arts, de la religion, des mouvements des choses humaines, il n'est pas étonnant qu'aient varié aussi les mœurs des hommes qui, souvent, prennent leur mouvement de leur institution, des occasions, de la nécessité. La conclusion selon laquelle les temps anciens ne doivent pas toujours être préférés aux temps nouveaux est donc vraie, mais il n'est en revanche pas vrai que l'on puisse nier qu'une époque est parfois plus corrompue ou plus vertueuse que les autres (Guichardin, *Considérations à propos des Discours de Machiavel*, « Au sujet du préambule du second livre », trad. Lucie de Los Santos, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 116).

4. Prenons une cité ou un pays ordonné à la vie politique par quelque homme excellent et un temps qui, du fait de la *virtù* de ce législateur, va toujours vers le mieux. Celui qui naît alors dans un tel état et qui loue plus les temps anciens que les modernes, se trompe ; et son erreur est causée par ce que l'on a déjà dit. Mais ceux qui naissent, dans cette cité ou ce pays, après qu'est advenu le temps qui la fait descendre vers sa partie la plus sombre, alors il ne se trompent pas (Machiavel, *Discorsi*, éd. C. Vivanti, Torino, Einaudi, 2000, l. II, proemio, p. 134).

5. Celui qui considère les choses présentes et les anciennes comprend facilement que dans toutes les cités et dans tous les peuples il y a les mêmes désirs et les mêmes humeurs, et qu'ils y ont toujours été. De sorte qu'il est facile, pour celui qui s'applique à examiner le passé, de prévoir, dans toute république, le futur, et d'y appliquer les remèdes qu'ont utilisés les Anciens, ou, s'il n'en trouve pas qui aient été utilisés, d'en penser de nouveaux, *pour la similitude des accidents* » (*Discorsi*, I, 39, p. 90).

6. Le futur est qualitativement et ontologiquement différent du passé, ce qui se traduit par le statut logique très particulier des énoncés au futur concernant des faits singuliers (les « futurs contingents » : ils échappent au principe de bivalence selon lequel toute proposition doit nécessairement être ou vraie ou fausse (*De l'interprétation*, 9) ; Aristote justifie cette exception en remarquant que les faits futurs sont « des non-étants, qui peuvent être ou ne pas être ». De même, Aristote estime que l'existence de relations de causalité nous permet d'expliquer des faits (en inférant un événement passé à partir d'un autre plus récent), mais non de les prédire (*Seconds Analytiques* II 12). Ce caractère ouvert du temps tient à l'affirmation par Aristote de la réalité du possible (cf. Puissance) ; il ne rend pas l'avenir entièrement imprévisible, puisqu'il existe des faits universels qui se produisent de façon nécessaire, et donc des affirmations toujours vraies ; et encore des faits qui se produisent « en règle générale » (*hōs epi to polu*) et donc « le plus souvent ». (Pierre Pellegrin, *Le Vocabulaire d'Aristote*, Paris, Ellipses, 2009, p. 101-102).